

De la colonie au centre de vacances

Par Franck Michel

Pour Franck Michel, anthropologue, la traditionnelle colo éveillait une forme d'exotisme et de double appel, d'air et d'ailleurs. Rebaptisée séjour de vacances à l'heure du tourisme de masse, elle reste un lieu hors de l'ordinaire.

Depuis leur avènement, l'éducation populaire pour les jeunes et le droit aux vacances pour tous accompagnent les colonies de vacances, ils représentent même leur véritable « raison d'être ». L'origine de ces « colonies » s'inscrit dans le tréfonds de la culture européenne et renvoie aux débuts du tourisme. Comme l'écrit Marc Boyer : « *Au XVIII^e siècle, sont mis en place tous les poncifs qui poussent encore aujourd'hui, de manière massive, les parents à faire partir leurs descendants en toutes sortes de voyages scolaires, d'échanges entre jeunes, de stages autour d'une activité de plein air* » (Boyer, 2007 : 49). Par ailleurs, on constate qu'une visée pédagogique se mêle à une préoccupation sociale dès le début du développement des colonies : les enfants pauvres issus des milieux urbains et industriels se devaient de partir au grand air durant les congés scolaires. A la fin du XIX^e siècle, les protestants et la Suisse se montrent pionniers en la matière, avec notamment le pasteur Bion à Zurich qui, en 1876, tenta de concrétiser sur le terrain – en organisant des randonnées dans le massif de l'Apenzell – les idées de Rodolphe Töpffer. Allemands et Français, catholiques puis laïcs, suivent progressivement le pas de l'avant-garde suisse.

La première partie du XX^e siècle verra l'engouement et la multiplication des colonies de vacances en France qui affirment leur fonction éducative. Dès les années 1950, les colonies ne représentent plus la seule manière pour les enfants modestes d'accéder aux vacances mais l'un des moyens de partir et de se mettre au vert. L'autre étant de plus en plus celui de partir en séjour touristique – le plus souvent en direction de la mer et des plages, c'est la période phare dudit « tourisme social » – avec leurs parents ou leur famille étendue. L'image des « *jolies colonies de vacances* » est en outre rudement écornée avec la chanson à succès de Pierre Perret, donnant avant l'heure les premiers signes de « vieillesse » d'un concept développé à l'intention de la jeunesse. Les colonies de vacances – à l'instar de celle de l'empire – ne s'en remettent pas et même ne s'en relèveront jamais totalement. Un rajeunissement du concept était alors impératif.

Au cours des dernières décennies, la pluralité des formes de tourisme explose et les « colonies » devenues « centres » de vacances – il y a aussi des mots qui vieillissent mal – doivent rivaliser d'innovations et d'initiatives pour continuer à attirer la « clientèle » des enfants et ados âgés de 4 à 18 ans... Celles désormais nourries à l'esprit de 1968 et de ses suites. Les centres vacanciers sont donc devenus autant des laboratoires du social que des parcs d'attraction ou des lieux d'animation : les séjours des enfants et des adolescents sont désormais culturels, sportifs, linguistiques. Les centres de tourisme proposent davantage des voyages à thèmes, des stages d'initiation ou des randonnées « découvertes ». L'ancien tourisme de masse à destination des jeunes défavorisés s'est transformé en tourisme de qualité destiné à tous les publics jeunes. Sans oublier que le temps du loisir (vacances) est devenu inséparable avec celui du labeur (école), la colonie de vacances s'apparentant dorénavant à une salutaire « *école du grand air* » (Luquet et Houssaye, 2006). A l'heure actuelle, la fonction ludique et initiatique semble avoir pris le dessus sur celle purement éducative d'autrefois. Les vacances des jeunes formant un contreponds temporaire de l'école et de ses strictes règles, un temps de rupture avec la pression familiale voire avec



l'oppression scolaire, les nouvelles colonies de vacances privilégient parfois plus le divertissement et la distraction que la découverte sur fond d'éducation populaire. Les enfants et les ados éprouvent aujourd'hui plus le besoin de répondre à l'appel du grand jeu et du « je » qu'à l'appel du grand large et du collectif... Une tentation hédoniste, mâtiné d'individualisme, en phase avec notre époque, où le fait de vivre « ici et maintenant » s'érige en *leitmotiv* pour nombre de jeunes dont le futur s'avère peut-être plus incertain que par le passé. Pourtant, l'appel de l'autre et de l'ailleurs perdure et devient, plus que jamais, un gage de réussite pour cet hypothétique futur : les traditionnelles colonies de vacances, même dans leurs nouveaux habits, n'ont jamais eu autant de concurrents et de compléments : voyages d'études, stages de toutes sortes (et aujourd'hui, via l'école, dès la troisième), correspondants étrangers qu'on va « visiter », les nouveaux séjours « nature » sans oublier les enjeux actuels autour des patrimoines et de la créativité sur les territoires... Les enfants et les adolescents, mais aussi les écoliers et les étudiants, n'ont jamais autant été sollicités pour aller se frotter à l'ailleurs et quitter leurs pénates le temps des vacances. Peut-être est-ce plutôt l'envie et le besoin de partir, avec leurs risques inhérents et leurs périls probables, qui ne connaîtraient plus le succès d'antan ? Avec des yeux rivés sur des écrans à longueur de journée, des infrastructures ludiques, culturelles et sportives souvent situées à proximité de leur domicile, les jeunes n'éprouvent plus nécessairement le souhait d'aller voir si l'herbe est plus verte chez le voisin. Cela rassure également certains parents soucieux d'une société en crise. Une situation qui induit un peu moins d'ingérence mais aussi moins de curiosité de la part des jeunes actuels ? Cela reste cependant à démontrer. Il demeure que la colonie éveillait – inconsciemment ou non – une forme d'exotisme et de double appel, d'air et d'ailleurs, tandis que le centre renvoie à une forme de renoncement et de repli sur soi et sur le chez-soi, un retour parfois aussi à la normale voire à la morale, marqué par la frilosité. L'ancien principe des colonies confessionnelles – « *jeu, joie, prière* » – ou encore les relents et autres travers hérités du scoutisme seraient-ils à nouveau à l'ordre du jour ? Non, mais...

Depuis les années 1970, fondées sur un principe communautaire, les colonies sont en crise et les effectifs en forte baisse : elles « *souffrent indiscutablement de l'individualisation des mœurs et de l'avènement des comportements de loisirs consuméristes* », écrit Julien Fuchs, dans un récent dictionnaire consacré à la jeunesse (in Le Breton et Marcelli, 2010 : 162). Pour contrer cette désaffection, les séjours pour jeunes optent alors pour la thématisation et la spécialisation. Ces dernières décennies, nous assistons aussi à un « recentrage » de la notion de « colonie ». Les mots comme les maux ont une histoire. La perte des colonies issues de la conquête coloniale n'est pas sans lien avec la « fin » des colonies de vacances et tout au moins le repli au centre. Sur le vieux continent, politiquement, la fin du colonialisme rime avec le retour vers l'Europe et aujourd'hui à l'Etat-nation, voire aux « pays » des régions. Touristiquement, la colonie de vacances a fait place au centre, dont le terme est moins équivoque, et recentre le propos plus clairement : regrouper des jeunes autour d'un site, d'un projet, le temps des vacances, pour apprendre autrement à vivre ensemble. Le centre est en effet plus à même que la colonie à nourrir les notions d'échange, de partage, de rencontre et de respect. De retrouvailles aussi, voire de renaissances... C'est officiellement en 1973 que les colonies de vacances ont été rebaptisées « *centres de vacances et de loisirs* », puis en 2006 une nouvelle fois remplacées par l'appellation « *séjours de vacances* ». Difficile de faire plus neutre.

Etymologiquement, le terme « *colonie* » vient du latin « *colonia* » (une étendue réservée à l'agriculture). Le mot « *colonia* » dérive du verbe « *colere* » (cultiver la terre ». Depuis les Grecs et surtout les Romains, « colonie » désigne un espace conquis dans le but d'être habité et sur lequel était établie une « colonie de peuplement ». Au terme « colonie », le dictionnaire Larousse précise, entre autres définitions, qu'il s'agit d'un « *territoire occupé et administré par une nation en dehors de ses frontières, et demeurant attaché à la*



métropole par des liens politiques et économiques étroits », d'un « *groupe de personnes quittant leur pays pour aller en peupler un autre : une colonie de Phéniciens fonda Carthage* », d'un « *ensemble de personnes d'un même pays, d'une même région résidant dans un pays étranger, dans une autre région : la colonie bretonne de Paris* » ; enfin d'une « *réunion de personnes que rapprochent leurs goûts ou leurs situations : une colonie de peintres* ». Ainsi, les enfants encadrés dans un « camp » de vacances ne sont pas des colonisateurs mais bien des colons. Rabelais ou Fourier nourrissent aussi cet imaginaire bien encadré de l'ailleurs proche : abbaye ou phalanstère, le site désigné des colonies vacances est toujours un « autre monde » un lieu où d'autres possibles peuvent émerger et s'exprimer. Certes, aujourd'hui encore plus qu'hier, l'idée est de changer de monde bien plus que de changer le monde. Images d'un ermitage ou de l'Atlantide, d'une bergerie isolée ou d'une île déserte, le lieu du séjour de la colonie d'enfants vacanciers est aussi un lieu de rêves, où la rupture avec le quotidien est l'un des objectifs avérés. Un autre but consiste à aider le jeune à « se ressourcer ». Pour un jeune, partir en colonie de vacances c'est quitter le foyer pour créer du collectif et essayer de « faire communauté » ; c'est aussi exister avec et devant les autres. La *récréation* affichée dans tout « séjour-vacances » masque mal la *re-création* d'un monde « parfait » ou en tout cas « original » le temps des congés. Ce moment essentiel est situé hors du temps normal et fait sens pour toute personne qui se construit. Ou se reconstruit. Ce qui est vrai pour les très jeunes l'est aussi pour les moins jeunes. Refonder un monde est intrinsèque à l'idée de colonie, le *kibboutz* – et les nombreux jeunes israéliens qui s'y rendent – en est un cas emblématique ; l'*ashram* en Inde est un autre exemple de ces retraites où des colonies se forment... et se déforment. Ces exils volontaires et vacances intègrent l'idée de voyage, et donc d'expérience *non ordinaire*. voire d'entrée dans l'univers de l'*extraordinaire*.

Les jeunes colons de nos régions peuvent aussi rejoindre leurs aînés colons en quête d'autres édens temporaires sur terre. Ainsi, dans le champ du tourisme international, mentionnons rapidement le terme de « *colonisme* », notamment développé par le géographe Jean-Michel Hoerner qui, d'ailleurs, lui alloue un sens se référant plus aux colonies de vacances qu'au colonialisme, même s'il l'applique surtout aux relations Nord-Sud : « *Les touristes sont, en quelque sorte, des colons d'un nouveau style, dans la mesure où, non seulement l'industrie touristique internationale investit massivement dans les pays du Sud, aux côtés d'ailleurs des professionnels nationaux, mais où le Nord exporte également ses clientèles. Dans ces conditions, le Sud, comme on l'a dit, devient une sorte d'éden pour les touristes du Nord qui considèrent que leurs dépenses exigent le meilleur service possible, voire que les populations visitées sont à leur dévotion, et qu'elles leur seraient même redevables car ils sont des consommateurs qui ont payé* » (Hoerner, 2008 : 9). Pour tous les publics et sous tous les cieux, la colonie, finalement, renvoie à la quête d'un dépaysement assuré mais organisé, encadré, parfois idyllique et si possible correctement dominé.

De nos jours en France, plus d'un million d'enfants et d'ados partent en colonies de vacances, ce qui prouve que l'activité demeure vitale pour la jeunesse. Toutefois, les colonies de vacances sont contraintes de se repenser si elles veulent survivre, ce que font déjà de nombreux acteurs concernés : les structures proposent des séjours sportifs, artistiques, ludiques laissant une forte place à la création et à l'esprit d'aventure, même si celle-ci est rigoureusement encadrée, la législation en cours ne laissant plus guère d'alternative dans ce domaine. Mais si la « colo » d'autrefois a bien vécu, celle d'aujourd'hui reste, comme l'a bien précisé Jacques Chauvin (2008), « *un des rares espaces de mixité et de cohésion sociales* », d'où l'importance de la préserver et d'en améliorer les contours et les contenus. En bonne harmonie avec un monde qui change en permanence.



Références

Boyer M., *Le tourisme de masse*, Paris, L'Harmattan, 2007.

Chauvin J., *Les colonies de vacances. Domaine privilégié de l'éducation populaire*, Paris, L'Harmattan, 2008.

Hoerner J.-M., *Géopolitique du tourisme*, Paris, Armand Colin, 2008.

Le Breton D. et Marcelli D., ed., *Dictionnaire de l'adolescence et de la jeunesse*, Paris, PUF, 2010.

Luquet J.-M. et Houssaye J., *Colonies de vacances. A l'école du grand air*, Verrières, L'Etrave, 2006.

Site de Franck Michel www.deroutes.com

